

DELINQUANCE ET VIOLENCES URBAINES

“ Les mécanismes de l’Agressivité ”

par Jean-françois LE MAT

Psychanalyste

Psychosociologue



Former Member of the Canadian
Association of Sociology and Anthropology
Concordia University of Montréal

Colloque des Rencontres Européennes de Psychosociologie

20 Octobre 2002

Q’EST-CE QU’ON ATTEND !

*Mais qu’est-ce, Mais qu’est-ce qu’on attend pour foutre le feu,
Les années passent, pourtant tout est toujours à sa place
plus de bitume donc encore moins d’espace
Vital et nécessaire à l’équilibre de l’homme
Non personne n’est séquestré, mais c’est tout comme
C’est comme de nous dire que la France avance alors qu’elle pense
Par la répression stopper la délinquance
S’il vous plaît, un peu de bon sens
Les coups ne régleront pas l’état d’urgence
A coup sûr....
Ce qui m’amène à me demander
Combien de temps tout ceci va encore durer
Ca fait déjà des années que tout aurait dû péter
Dommage que l’unité n’ait été de notre côté
Mais vous savez que ça va finir mal tout ça
La guerre des mondes vous l’avez voulue, la voilà
Mais qu’est-ce, Mais qu’est-ce qu’on attend pour foutre le feu,
Mais qu’est-ce qu’on attend pour ne plus suivre les règles du jeu.*

N.T.M. (Nique Ta Mère)

Aborder les mécanismes de l'agressivité, n'est pas un sujet facile car il dépasse le contexte de l'homme et participe tout entier au processus même de notre condition terrestre. Je souhaiterais établir maintenant une distinction entre la violence et l'agressivité. La violence n'est que le prolongement de l'agressivité qui elle-même n'est que la manifestation d'un comportement. Au-delà de ce qui apparaît souvent être un amalgame, violence et agressivité participent au jeu de la vie, dans son affirmation, dans sa création. Du big-bang à la fécondation de l'ovule par un spermatozoïde agressif, tout reflète une formidable compétition dans l'ordre hiérarchisé de la nature dont nous semblons dominer l'histoire évolutive en occupant illusoirement la pôle position. En participant à la suprématie de l'espèce humaine, notre phylogenèse n'est que le résultat d'un conditionnement dicté par notre environnement. Notre hominisation progressive qui nous a conduit du sapiens-sapiens à l'homo modernus ne représente qu'une formidable réaction défensive et agressive envers l'ordre naturel de mère nature. Nos mécanismes de peur mis au service de notre intelligence ont conduit les protagonistes de l'histoire humaine sur les sentiers de la guerre, du meurtre et du génocide mais aussi à la construction de cathédrales, d'empires, de progrès scientifiques et sociaux. Loin des théories de Konrad Lorenz ou d'Henri Laborit, les acteurs de notre mythologie humaine comme Caïn, Abraham, Moïse, Jésus, Gandhi, Gengis Khan, Clovis, Martin Luther King et autres, ont participé alternativement au processus victime-bourreau d'une agressivité manifeste pour le droit à la suprématie d'une conception de l'ordre ou d'une autre, qu'elle soit spirituelle ou politique. Si l'agressivité est une manifestation réactive qui s'oppose à un principe, elle se place le plus souvent dans le cadre de la dualité. La nature ayant horreur du vide, là où l'émotion ne pouvant être contenue par la raison, le langage ne pouvant prendre forme dans la cohérence des idées, le sentiment ne pouvant donner l'expression de la dimension de soi, l'agressivité émerge comme un témoin impuissant de notre finalité. C'est ce que nous trouvons maintenant dans la forme de non-expression du « z'y va dégage m'sieur, tu me prends la tête ». Cette dimension de l'agressivité ne devrait pas nous faire oublier que si notre cerveau y participe psychologiquement, il est lui-même soumis au jeu subtil des générateurs neurochimiques comme les androgènes et œstrogènes, les catécholamines, sérotonines, endorphines et autres substances issues de la pharmacopée hormonale qui sont elles-mêmes substituées par « la beu, le chite, la coke, la dope quoi ! ». On peut dès lors concevoir qu'aborder les mécanismes de l'agressivité d'un point de vue psychanalytique, psychiatrique, neurobiologique ou simplement philosophique aboutisse à une vision tronquée de ce qui n'est peut-être naturellement que le mécanisme le plus sophistiqué de l'acte créateur. Néanmoins, ce mécanisme souvent associé à une « pulsion de mort » nous indique souvent les limites de notre réalité et contribue à la reconsidération et à la transformation de celle-ci car l'agressivité participe à l'orientation d'une seule et même énergie dans des axes souvent antinomiques mais complémentaires. Construire ou détruire, détruire pour construire et construire pour détruire, tel est le principe dynamique de l'édification de notre temple intérieur.

Il est certain que nous pourrions discourir tranquillement sur le sujet dans la chaleur fraternelle et l'ambiance feutrée de nos réunions de travail si l'extérieur ne nous portait pas les échos répétés d'une société de plus en plus agressive. C'est pourquoi j'ai décidé qu'il serait peut-être plus judicieux de placer le sujet sous un angle plus sociologique ou psychosociologique dans ce qui nous confronte au quotidien car nous nous retrouvons de facto dans le contexte d'une actualité qui est marquée depuis un certain temps par une augmentation des problèmes liés aux agressions et à la violence urbaine.

Nous constatons que les différents pouvoirs politiques se sont heurtés depuis ces dernières années à l'impossibilité de juguler par des moyens appropriés le comportement agressif d'une population délinquante entraînant l'émergence d'un climat d'insécurité grandissant. En cela, l'État, le gouvernement, les pouvoirs publics tant sociaux, éducatifs, policiers et judiciaires cherchent désespérément les solutions miracles qui feraient rentrer ces protagonistes belliqueux et retards dans le droit chemin de l'ordre républicain. Nous voyons régulièrement arriver des trains de mesures illustrant la valse-hésitation de nos politiques oscillant entre carotte et bâton. Pire, notre justice censée porter le glaive et la balance sous la bannière « dura lex sed lex » commence à lever un coin de son bandeau pour logner, dans ses tribunaux d'exceptions, sur la moralité sociale des contrevenants à l'ordre public. Il n'est que de constater pour simple exemple, la 23ème Chambre Correctionnelle spécialisée en comparution immédiate qui juge par charrettes entières amenées de Fleury, toute une fange délinquante triée sur le volet de la condition sociale. Nous voyons actuellement que le débat tourne autour de la position que devrait adopter l'Etat face à ce problème : doit-il être nécessairement répressif pour faire respecter l'ordre, la morale et la loi ?

Pour ma part, je pense que la résolution des problèmes de délinquance, de violence et autres attitudes ne peuvent se résoudre que par un juste équilibre entre un système d'éducation et d'insertion sociale appropriée et une fermeté de l'État dans le respect des règles élémentaires de la vie en société. Certains soulèveront que de toute façon si un individu veut nuire à la société rien ne l'en empêchera. Je vous dirais alors *oui*, s'il ne sait pas évaluer son comportement social. Le problème et la solution se trouvent posés dans ce principe de conscience individuelle et collective. Nous savons que la plupart des jeunes fonctionnent par références à un certain nombre de codes qui régissent leurs vies. Ces codes sont issus des comportements primitifs régissant toute société comme la famille, la tribu, l'ethnie, le jeu, le travail, les plaisirs, la culture, la morale, la religion, le pouvoir du chef, l'État pour ne citer que les plus importants. Nous pouvons donc évaluer que si un individu respecte l'ensemble de ces codes, il va nécessairement trouver sa position dans l'organigramme social. Or, il est simple de constater qu'en éliminant certains de ces codes ou en les dénaturant, ce même individu va entrer globalement en conflit avec la société qui l'entoure. Il va donc tout naturellement substituer les valeurs liées à ces codes manquants par les siennes. C'est sur ce terrain vague pour ne prendre qu'une image, que les individus invalides de certaines valeurs sociales vont constituer leurs groupes et leurs références.

Nous constatons depuis un certain nombre d'années que ces groupes, le plus souvent liés à la jeunesse, ont développés de nouveaux codes dans lesquels ils placent leurs valeurs références : rap, tag, smurf, techno, rave, ecstasy, crack, dope, niker, sape, macdo, nintendo, manga, meufs, keufs, scetba, teufs, job, tromé, zyva, bouffon, eh m'sieu !

Pour bon nombre de personnes, ces codes appartiennent à une autre planète et le problème est comment l'État peut saisir ce qui apparaît être une nébuleuse. Il est certain que devant ce décalage, le comportement social de ces individus nous semble profondément agressif, tant par le langage, le gestuel et l'attitude. Or nous nous trouvons confrontés lorsqu'il s'agit d'établir une communication élémentaire avec ce groupe ou cet individu car nous ne possédons *pas* les codes et ils ne possèdent *plus* les bases nécessaires communes qui procèdent de l'échange et du partage d'une société globale. C'est le langage qui traduit ce fossé marquant l'opposition de nature dans l'expression des valeurs individuelles ou collectives. Le mode de communication développé par ce groupe est directement issu de son contexte social qui a vu une lente paupérisation de la langue depuis les années 70. On peut dire que cette forme de langage, dont on a recensé une multitude de " dialectes " disséminés sur l'hexagone, s'est restructuré sur le terrain de la rue par réaction à l'institution scolaire en représentant un mode d'affirmation identitaire du groupe et une marque de reconnaissance territoriale. Dans le même ordre d'idée, le gestuel et l'habillement sont autant de codes spécifiques visant à l'identification et à l'appartenance au groupe. La démarche, pieds légèrement écartés en canard avec chaloupement et crachage sont autant de signes distinctifs. À cela s'ajoute l'habillement essentiellement composé de " la marque " et que si c'est pas de la " la marque " t'es rien qu'un bouffon ! La marque est pour les jeunes plus qu'une notion identitaire, elle définit leur rêve d'accession à la position sociale. Étant eux-mêmes souvent dépouillés d'identité et de position sociale, la marque qu'ils portent est souvent tout ce qu'ils possèdent, c'est leur seul bien, leur seul symbole identitaire. Cela semble caricatural, mais ces attributs sont extrêmement importants car ils constituent une forme de passerelle entre deux formes de sociétés que l'on peut qualifier d'In et Out. Sociologiquement, on parle d'Out groupe pour désigner cette nouvelle forme d'organisation sociale.

On retrouve ces mêmes phénomènes tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Pour prendre ce contexte, nous savons depuis ces dernières années que nous sommes confrontés aux mêmes problèmes que la société nord-américaine, qui a connu sur une échelle plus importante des phénomènes sociaux traduisant l'inadéquation d'un système étatique par rapport au contexte de l'Out group. Si la violence, la criminalité, l'exclusion ou l'insertion sociale apparaissent là aussi comme des marques de fractures sociales, les émeutes de Los Angeles ont représenté un fait marquant dont nous devrions retenir les conséquences car elles reposaient non seulement sur une opposition au système étatique mais bien plus encore sur l'opposition des communautés ethniques. Là où les différentes ethnies formaient le tissu global de l'exclusion sociale, ces communautés se sont affrontées dans une restructuration de leur groupe. Les communautés noires et hispaniques se sont opposées sur le terrain des gangs et de la drogue pour marquer leurs dominations réciproques. Quant aux Asiatiques qui par tradition formaient un groupe uni s'intégrant progressivement dans la société américaine, ils ont été la cible des deux autres communautés leur reprochant une réussite sociale et économique. Sociologiquement, ce fut un bouleversement extrêmement important pour une société multiculturaliste. Nous pouvons considérer qu'en ayant aussi une dimension

pluri-ethnique, la société française n'est pas à l'abri de rivalités larvées entre ses différentes communautés. L'insertion sociale qui est la base d'intégration des différentes communautés dans la vie citoyenne d'un pays repose actuellement sur un problème plus individuel que collectif. Tout individu considère d'abord sa famille, son appartenance culturelle et son milieu social comme le cadre d'intégration dans la vie collective, on appelle cela le processus de socialisation. Or, la plupart des jeunes issus des communautés maghrébines ou africaines font faces actuellement à ce problème de socialisation. Pour exemple, je dirais que le premier lieu où l'individu conçoit et exerce ce processus de socialisation est l'école et plus encore, la cour d'école qui représente le lieu idéal d'expression du facteur d'intégration dans la vie collective. C'est dans cet espace privilégié que l'individu va structurer son identité sous forme de jeux de rôles. Or, on constate actuellement de graves problèmes d'insertion dans la vie scolaire par un refus de l'autorité, des règles sociales et éducatives, le tout étant lié à un accroissement constant de la violence et de l'agressivité voir de la délinquance en milieu scolaire. De fait, nous savons maintenant que cette intégration à la vie scolaire s'établit sous la forme d'un partenariat entre les parents et l'école. Le triste constat de la démission parentale se défaussant sur l'institution, entraîne une aggravation constante des problèmes d'insertion à la vie sociale. Nombres de parents issus ou non de l'immigration n'arrivent plus à jouer leur rôle régulateur. Le relais avec les acteurs sociaux devient extrêmement complexe car la notion de respect des règles ne trouve plus ses frontières naturelles, celles-ci se sont substituées à l'autorité parentale par celle de l'état, cet état même qui ne peut jouer le rôle affectif nécessaire au développement de l'enfant et de l'adolescent.

Des psychosociologues ont collaboré dernièrement avec une réalisatrice de cinéma pour tourner un film sur une cour d'école en maternelle. Ce film est le libre témoignage de jeux d'enfants sans interventions régulatrices des adultes. Il apparaît que la violence et l'agressivité sont les principaux moteurs des enfants qui affirment dans des comportements ludiques leurs identités par des rôles naturels de dominants-dominés. On peut constater que si l'agressivité est un mécanisme naturel d'affirmation de soi, l'enfant qui est un réceptacle socioculturel le manifeste avec toute l'amplitude que la société projette sur lui. Nous savons que depuis les années 70, la violence est présente au niveau des médias tant par les programmes TV que la bande dessinée et autres supports comme les textes de certaines chansons ou les jeux vidéo. Ce n'est plus maintenant un phénomène de société mais une réalité quotidienne qui se trouve banalisée. Les conseils étatiques de l'audio visuel tentent une régulation par une information et une mise en garde se substituant à l'ancienne censure devenue obsolète et caduque.

Maintenant, je voudrais revenir sur le problème culturel d'intégration sociale touchant les communautés d'immigrés et ce que l'on nomme maintenant les nouveaux pauvres. Il y a sans faire d'amalgame une racine commune qui unit ces deux types de populations, c'est l'exclusion ou la non-inclusion dans la dynamique active de la société. Premièrement, cette exclusion a d'abord été physique tant par l'éloignement du pays d'origine que le déplacement des strates les plus pauvres de notre société urbaine. Depuis Haussmann, le principe de délocalisation des plus défavorisés c'est associé à l'urbanisation des grandes villes et des grands centres d'activités. En repoussant physiquement cette population vers les faubourgs puis la banlieue, la société a rompu avec son principe de mixité des couches sociales en se stratifiant non plus de manière linéaire et horizontale mais de façon plus verticale. Au-delà du gain d'espace, il y a eu dès le début du siècle une conception verticale grandissante de la notion architecturale. L'apogée se situant au cours des années 60, où l'émergence des nouvelles cités a vu l'établissement progressif d'un contexte concentrationnaire. C'est dans ce creuset que se sont retrouvées les différentes couches sociales et culturelles qui constituent maintenant l'essentiel du problème d'intégration sociétale. Paradoxalement, cette réorganisation géophysique de l'espace a induit une sélection géo-économique en séparant les habitants des nouvelles banlieues. D'un côté, une nouvelle classe moyenne a accédé à la propriété sur des zones pavillonnaires, restructurant la cité dans sa forme horizontale, et d'un autre, les classes plus défavorisées se sont concentrées verticalement dans les grands ensembles. Dans les premiers temps, la nouvelle cité s'est organisée entre les différentes communautés dans une nouvelle mixité liée par le boom socio-économique des années 70. Cette redéfinition de l'espace collectif s'est organisée globalement autour du centre commercial, l'école, les équipements sportifs, socioculturels et l'espace cloisonné entre les blocs d'habitation pour aboutir à la constitution d'un ensemble hétérogène : la ZUP. La crise du pétrole et de l'emploi s'est directement répercutée dans l'écho de la ZUP. C'est dans ce contexte, que la crise sociale a été le plus vivement ressentie par la 2e génération de cette nouvelle population et les suivantes. De nombreuses études ont mis en exergue les difficultés rencontrées par les

adolescents de ces grandes zones concentrationnaires. Je voudrais vous livrer ici quelques points importants qui reflètent la réalité de ceux qui sont les protagonistes de la violence urbaine d'aujourd'hui.

Le premier point est que l'on peut difficilement isoler l'individu hors du phénomène de groupe, de bande ou de ce qui est devenu maintenant la tribu apparaissant être une nouvelle forme de réorganisation sociale dans un contexte de crise existentielle. Une des particularités de cette réorganisation tribale réside dans la présence des jeunes filles suffisamment unies pour échapper au rôle traditionnel dévolu à celle-ci dans la bande, sans transgresser pour autant les valeurs fondamentales auxquelles adhèrent les garçons. Les jeunes filles participent activement à la vie collective de la tribu d'où une montée vertigineuse de la délinquance féminine sur ces dix dernières années, drogue, vols, rackets et agressions. Elles seront aussi paradoxalement les premières à critiquer ouvertement les garçons et à souligner les conséquences de leurs actes pour leur entourage familial. Leur nouvelle position semble jouer un rôle régulateur affectif qui peut être à terme l'amorce d'une transformation des valeurs sociales et le facteur d'une meilleure définition identitaire individuelle.

La notion de tribu s'est donc globalement révélée vers le début des années 90. En effet, le cadre de la ZUP s'est d'abord découpé en quartiers naturellement constitués par la mixité des habitants des différents blocs. C'est autour de ces différents îlots que se sont constituées les bandes. Puis face à l'isolement social de ces grandes réserves de laissés-pour-compte du miracle économique, l'identité territoriale a trouvé son expression dans la tribu gardienne de l'unité collective face à la crise. Ce que nous constatons maintenant, c'est l'affrontement des différentes tribus pour le contrôle vital de leurs espaces socio-économiques, car il y a là aussi une redéfinition de l'économie de la cité. Dans les premiers temps, la vie économique s'est organisée autour du centre commercial, lieu d'exercice favorisé pour la petite délinquance. Le supermarché a longtemps représenté une manne inépuisable à l'image de la société de consommation. Puis le développement du trafic de drogue a renforcé cette territorialité économique. Enfin, l'inadéquation des mesures sociales, éducatives et policières ont parachevé l'autonomie de ces zones d'activités. Devenus de véritables bastions de la délinquance, ces territoires ont vu l'affirmation des tribus réorganisant la vie sociale à leurs images. C'est dans ce contexte cloisonné que les Out groupes sont devenus les In groupes poussant une partie des habitants, acteurs économiques réguliers de la vie sociale dans les limites intra-muros de leurs cités. La violence s'exerçant alors sur l'intérieur et l'extérieur de la cité pour le contrôle d'une économie parallèle. On peut aisément comprendre que le processus d'intégration de ces protagonistes dans la globalité sociale d'un État devienne plus qu'une difficulté mais une impossibilité. Les propositions de rétorsion envers les familles en ce qui concerne les diverses allocations ou les mesures d'éloignement des délinquants hors de leur contexte social semblent trouver un sens dans le cas de cette impossibilité.

On peut dès lors s'étonner du fait que l'État intervient en tant que substitut entre parenthèse du procureur, pour jouer un rôle de régulateur social en lieu et place de la fonction parentale qui traditionnellement joue le rôle de guide et de gardien de l'intégration à la morale collective. C'est là un phénomène spécifique découlant de la dégradation des relations parents et enfants d'une population issue de l'immigration.

Très jeunes ces enfants forment un monde à part sur lequel les adultes, en particuliers leurs parents n'exercent qu'un contrôle limité, à l'inverse de leurs pays d'origine, où dans le contexte socioculturel les comportements étaient codifiés une fois pour toutes sans changement fondamental au fil des générations, l'individu existant et se définissant dans le cadre du groupe sur le mode traditionnel. Pendant les premières vagues du flux migratoire jusqu'à la loi mettant en vigueur le regroupement familial, les pères ont exercé leur fonction par substitution au groupe traditionnel resté au pays. Puis leurs établissements dans les grands centres urbains de la métropole ont effrité les relations structurelles avec le groupe primaire et l'ordre moral traditionnel qu'elles supportaient s'est progressivement dissous. Le décalage s'est fait de plus en plus flagrant pour ces communautés avec la culture du bled ou du village et l'environnement occidental. Plusieurs points marquants sont à noter dans ce contexte : le rôle et la place de la femme dans la société moderne, l'importance de la fratrie comme rôle régulateur d'intégration dans le nouvel environnement culturel et enfin le problème de l'inversion des rôles dans la fonction parentale.

Sans faire une ontogenèse du délinquant type issu des grands ensembles, il me semble nécessaire de jeter un éclairage sur le développement affectif et intellectuel des jeunes issus de l'immigration pour essayer de comprendre ce qui peut-être à la base d'une fracture sociale, la relation avec l'adulte.

Leurs parents étant souvent illettrés ou analphabètes, les enfants entrent dans un processus de "parentification", processus par lequel les parents demandent à leur enfant de devenir leur "parent".

C'est souvent un mécanisme naturel puisque du fait de la scolarisation, l'enfant a un accès direct à la langue et va concrètement se socialiser dans le cadre de l'école. Nombreux sont les enfants qui signent le carnet de notes, puis interceptent le courrier ou ne remettent pas les mots de l'institutrice ; de plus, ils accompagnent leurs parents lors des démarches administratives et leur servent d'interprètes. Dès lors, les rôles sont inversés : Placés dans cette position d'assistés au regard de leurs propres enfants, les parents perdent le contrôle et l'autorité sur ceux-ci d'autant plus que les pères exercent des métiers non-qualifiés auxquels les enfants ne peuvent s'identifier. C'est un des drames de l'immigration qui va se jouer dans ce conflit que l'homme subit quotidiennement du fait de cette position sociale subalterne dont il est objet de rejet et de mépris, entrant ainsi en situation de dévirilisation. C'est dans son groupe familial pris dans un réseau de valeurs nominatives traditionnelles qu'il va exprimer son besoin de considération sociale en essayant de retrouver respect et autorité. C'est ici que se situe la première fracture, car l'enfant élevé dans l'idée du respect absolu dû à son père, se rendra vite compte que ce dernier occupe un des postes les plus bas de l'échelle sociale : il ne pourra pas le prendre pour modèle d'autant plus qu'il grandit, lui, dans une société qui fait la distinction entre travail et temps libre et valorise la réussite professionnelle, source du bien-être et de la considération. Voici d'ailleurs les propos d'un chef de tribu sur son père : " Mon père, tu l'as vu mon père ? Cassé il est ! Il regarde la télé à un mètre ! Il dit rien, il a travaillé toute sa vie ; le dimanche, il va à Barbès, il joue au tiercé. Terrassier il était. Moi le bâtiment, jamais ! Quand je le vois ça me dégoûte... ". Ce témoignage rejoint celui de beaucoup d'autres jeunes qui tout en aspirant légitimement à une meilleure position sociale refuse le processus d'élévation par les valeurs traditionnelles du travail.

Pris dans cette contradiction, porteurs de valeurs familiales inopérantes à l'extérieur du cercle familial, sollicités par la culture française et le mode de vie de la jeunesse tout en se trouvant en échec scolaire, nombreux jeunes se retrouvent entre deux lois, deux lieux, le foyer familial et la bande, la gare et le centre commercial, l'école et le no-man's land des grands ensembles. Une telle situation peut expliquer le comportement agressif en réaction à un énorme vide affectif et le glissement progressif vers la délinquance et la violence. Ne pouvant donc s'inscrire dans une continuité familiale traditionnelle, ils ne peuvent s'inscrire dans la société comme des jeunes " comme les autres " : ils sont les fils et les filles d'une communauté " à part " dans la société française. À la ségrégation sociale et géographique (rassemblement de familles nombreuses et de bas niveau socio-économique dans un même lieu) s'est ajoutée une ségrégation raciale que les jeunes ont ressentie dès leur enfance et qui a été un puissant facteur de constitution de la tribu. Au racisme " anti-jeune " s'est ajouté le racisme anti-arabe, noir et autres, largement véhiculé par les adultes, ce qui a poussé toute une frange de notre jeunesse à s'inventer une place dans la société car rien de ce qui a été prévu ne leur convient.

C'est donc la bande puis la tribu qui va traduire cette réorganisation sociale face à la crise en constituant un syncrétisme culturel dans un effort désespéré de quête d'identité, d'une volonté de prouver l'existence, un besoin de sécurité et de racines. Par exemple, elle conserve des valeurs inspirées de leur culture d'origine comme la solidarité, le sens de la fraternité et le respect des aînés ou bien pour certains le respect religieux des interdits alimentaires et à l'occasion du Ramadan, cela s'est transformé par une interdiction de voler entre le levé et le couché du soleil. Progressivement une sous-culture originale s'est constituée répondant au triple stigmate de : jeunes, issus de l'immigration et inactifs professionnellement. Ceci n'est pas un phénomène pathologique, mais le reflet d'une crise qui joue le rôle de signal d'alarme, poussant à une redéfinition des rôles de chacun dans la famille et dans la société. Cette crise est surtout un problème de cohésion sociale qui requiert l'existence d'une identité et d'une conscience collective dont les contenus (valeurs, normes, modèles, aspirations, projets) sont le fruit d'une histoire et continuent d'évoluer dans le temps. Or nous assistons actuellement à une rupture entre évolution et involution par le repli vers des valeurs nationalistes, intégristes et réactionnaires qui bloquent tout esprit d'intégration des différences culturelles pour une société pluraliste. En cela, l'État de droit doit savoir se poser aussi en État de devoir dans trois principes fondamentaux que sont l'éducation, la prévention et la répression.

Il est certain que le mot répression peut nous mettre mal à l'aise, mais une société ne peut exister sans cadre législatif, ni code pénal. En cela, l'État est poussé au-delà du cadre purement légal à se substituer dans bien des cas à une fonction parentale déficiente. Les services sociaux traditionnels se trouvent démunis voire incompetents pour pallier les situations de crise que vivent les parents dans les rapports avec leur progéniture. Face à la délinquance, aux agressions et à la violence, la justice, spécifiquement celle qui touche les adolescents doit choisir entre incarcération et insertion. Dans la majeure partie des cas, elle

tente de placer ces adolescents dans de petites unités de réinsertion où ceux-ci seront pris en main par des éducateurs spécialisés. Les objectifs prioritaires de ces centres sont de redonner un cadre affectif et sécurisant à ces enfants déstructurés souvent en perte de repères tout en leur rappelant les règles élémentaires de la vie en société. Le respect de Soi, le respect de l'autre, la participation aux tâches collectives, la remise à niveau scolaire, la communication, le langage, le jeu sont autant de paramètres qui, quand ils sont réintégrés dans la conscience d'un individu, repoussent les limites de son agressivité.

Ces adolescents et ces enfants, qui seront la société de demain, ne sont que les réceptacles de la société d'aujourd'hui. Comment ne pas comprendre leurs crises et leurs révoltes quand les adultes eux-mêmes sont frappés par le doute existentialiste et la passivité ! L'agressivité de ceux qui s'extériorisent contre les symboles d'un État comme les pompiers ou les autobus ne se serait nous faire oublier que pour certains autres, cette agressivité est refoulée en conduisant au suicide, à l'autodestruction par l'alcool ou la drogue. Les tentatives de suicide d'adolescents ont grimpé en flèche ces dernières années car ils touchent des jeunes qui ne sont pas nécessairement issus de banlieues ou de milieux défavorisés mais qui se sentent isolés, coupés des adultes. Il y a un paramètre actuel qui est essentiel dans les différentes formes de cette fracture, c'est la perte de confiance en l'adulte. Cet adulte, c'est nous : la génération fondant les bases du devenir de nos enfants.

Pouvons-nous alors comprendre les mécanismes de notre société agressive ou bien celle de notre passivité individuelle ?

Car, il y a un paradoxe dans cette crise, celui d'un comportement réactif contre un ordre établi et la passivité envers un état des choses qui semble inéluctable. Nous avons vu que l'agressivité pouvait être la source d'un acte créateur mais aussi une réaction face à l'impuissance. L'individu qui est au centre de cette dynamique cherche le plus souvent la transformation de sa condition de façon instinctive par des mécanismes de survie et de peur. Ces mécanismes se traduisent en général par une réaction extérieure ou un repli intérieur face à l'environnement. La prise de conscience de cette dualité amène un individu à modifier ses actes en conciliant ce qu'il est et ce qui l'entoure. Cette condition essentielle de l'équilibre individuel prend sa source dans le respect des valeurs intrinsèques à une vie collective. Celui qui intègre l'autre, les autres, peut ainsi maîtriser les forces de son énergie créatrice en les mettant au service de l'édifice commun. Les jeunes de ces tribus qui ont pu comprendre cette dimension fondamentale sont bien souvent les véritables acteurs sociaux de la transformation de leur société. Ce sont eux qui peuvent inciter cette population marginalisée à concevoir qu'elle puisse être un ferment dynamique pour notre devenir.

En conclusion, je voudrais vous citer un tag d'une fresque dessinée sur les murs d'un immeuble de banlieue : " Plus fort que la violence, le respect ! ".

Jean-François Le Mat

Octobre 2002